

LE PETIT JOURNAL

Espace - Évènement

n° 3 ———— Gratuit

14 mai > 26 sept. 2016

14
M A I

26
SEPT.
2016

REGARD SUR...
mère et enfant

musée
des Beaux-Arts
de Reims

Madeline Carpentier, 1865-1940 *Mère et son bébé* Pastel (détail) Inv. 935.34.3

Reims.fr
musée
beaux
arts
de Reims

REGARD SUR...
mère et enfant

**musée
des Beaux-Arts
de Reims**

Le projet d'un nouveau grand musée in situ est envisagé depuis 2014. Dans ce cadre, a été créé, au rez-de-chaussée, un espace événementiel, accessible à tous.

« Regard sur... » est le générique choisi pour la présentation des expositions consacrées à nos collections, un « Petit journal » accompagne ces événements.

REGARD SUR... mère et enfant

Le tableau *Roses et lys* de Mary Fairchild MacMonnies prêté par le musée des Beaux-Arts de Rouen a été le point de départ de notre exposition *Regard sur... mère et enfant*.

La maternité a été un thème souvent représenté. Ainsi, depuis les Vierges du Moyen-Âge jusqu'à la représentation bourgeoise du XIX^e siècle, tour à tour sacré ou profane, il est assez constant dans l'histoire de l'art.

Jusqu'à la fin du XV^e siècle, c'est l'aspect sacré qui domine, l'enfant n'apparaissant que dans des scènes religieuses. Il n'est pas représenté pour lui-même, mais comme le symbole qu'il incarne.

Au XVI^e siècle, sa représentation s'insère dans l'iconographie laïque, il est en compagnie d'adultes, dans des scènes de la vie quotidienne et dans des moments plus intimes.

Au XVIII^e siècle, avec l'avènement d'une société bourgeoise, la sphère privée, l'intimité familiale deviennent un sujet digne d'être représenté par les artistes. Les fonctions parentales s'en trouvent affirmées et le rôle de la mère exalté. Cette dernière s'occupe de l'éducation à la maison, le père, lui, est généralement associé à l'extérieur. Le sens de la famille se développe dans l'art du portrait et va contribuer à l'intérêt pour l'enfance.

Les scènes d'intérieurs sont plus fréquentes et deviennent un sujet récurrent dont le point d'orgue sera le XIX^e siècle.

À cette époque, la représentation de l'enfant gagne ses lettres de noblesse. Certains artistes illustrent l'enfance urbaine et défavorisée. Les impressionnistes, eux, se font les interprètes d'une enfance bourgeoise et préservée. Ils témoignent de l'émergence d'une certaine famille moderne.

Comme le signale Catherine Rollet¹ en parlant des impressionnistes : « Les scènes associant mères et enfants dominent chez ces artistes, mais ils hésitent moins à introduire la figure du père qui prend donc sa place dans l'univers familial. »

Pour cela, ils peignent leur environnement proche. Le tableau de Mary Fairchild MacMonnies rentre dans cette catégorie. Beaucoup de tendresse émane de cette scène, entre la mère et sa jeune enfant jouant avec sa poupée.

Hymnes à l'amour maternel, les œuvres exposées sont des icônes à la maternité. Variations modernes des Vierges à l'enfant, elles présentent une facette du lien affectif et physique qui unit la mère et l'enfant.

¹ Catalogue d'exposition, *L'Art et l'enfant, chefs-d'œuvre de la peinture française*, Édition Hazan, musée Marmottan Monet, Paris, 2016.

REGARD SUR... **mère et enfant**

musée des Beaux-Arts de Reims

Lorsque se termine le XIX^e siècle, et avant qu'un nouveau conflit ne vienne bouleverser l'ordre social, trois « bons génies » continuent de se pencher sur le berceau des nouveau-nés. L'État et l'Église, sous des formes différentes et parfois concurrentes, veillent à la protection physique et morale ainsi qu'à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Depuis 1879 cependant, et les débuts d'une vraie République, les actions émanent surtout de l'État laïc, depuis les grandes lois consacrées à l'enseignement en 1882 à celles visant à la protection des « enfants maltraités ou moralement abandonnés » en 1889.

La médecine, enfin, est présente et active. Ses progrès ont été fulgurants depuis un siècle ; elle a réussi à faire diminuer de manière importante le taux de mortalité et à faire augmenter l'espérance de vie tout en créant de nouvelles structures, dispensaires et « gouttes de lait », et de nouvelles disciplines telle la pédiatrie.

14
MAI

26
SEPT.
2016

Grâce aux efforts conjoints de ces « bons génies », quelles que soient les classes sociales auxquelles elles appartiennent, les mères ne vivent plus désormais, à la moindre alerte, dans l'angoisse d'un avenir incertain. Elles peuvent se présenter sereinement et afficher leur bonheur devant les artistes désireux de laisser le témoignage d'une scène tendre et intime. Que les peintres ou les sculpteurs, auxquels il faut désormais ajouter les photographes, mettent en scène leur propre famille ou qu'ils répondent à la commande de quelque amateur désireux de conserver le souvenir de moments d'élection, c'est toujours avec délicatesse qu'ils évoquent les premiers mots ou les premiers pas devant le cercle de famille ébloui.

Qu'ils appartiennent à la tradition et destinent leurs œuvres aux manifestations officielles ou qu'ils veuillent rénover les pratiques artistiques par le biais de galeries ou de salons indépendants, les artistes rendent tous compte de cette évolution. À défaut de trouver de nouvelles formes d'expression des sentiments familiaux, ils n'hésitent pas à puiser dans la longue histoire des arts qui s'offre à eux, recourant à des compositions empreintes de souvenirs religieux ou aristocratiques. Ils le font souvent dans des cadrages rapprochés, insistant sur la proximité et l'échange qui réunissent mère et enfant, et, à travers formes et couleurs, ils illustrent les mots-clés de *l'Emile*, bréviaire rousseauiste qui, depuis 1762, répand les idées sentimentales de bonheur, de tendresse et d'émotion au sein de la famille.

Dominique Lobstein
Historien de l'art

Entre 1887 et 1914, Giverny (Eure) accueille autour de Claude Monet, des peintres américains tels Willard Leroy Metcalf, Louis Ritter, Theodore Wendel, John Leslie Breck...

C'est là, essentiellement, que Mary Fairchild MacMonnies Low trouve l'inspiration pour ses toiles. Sa palette s'éclaircit, elle multiplie les nus au soleil, les représentations intimistes.

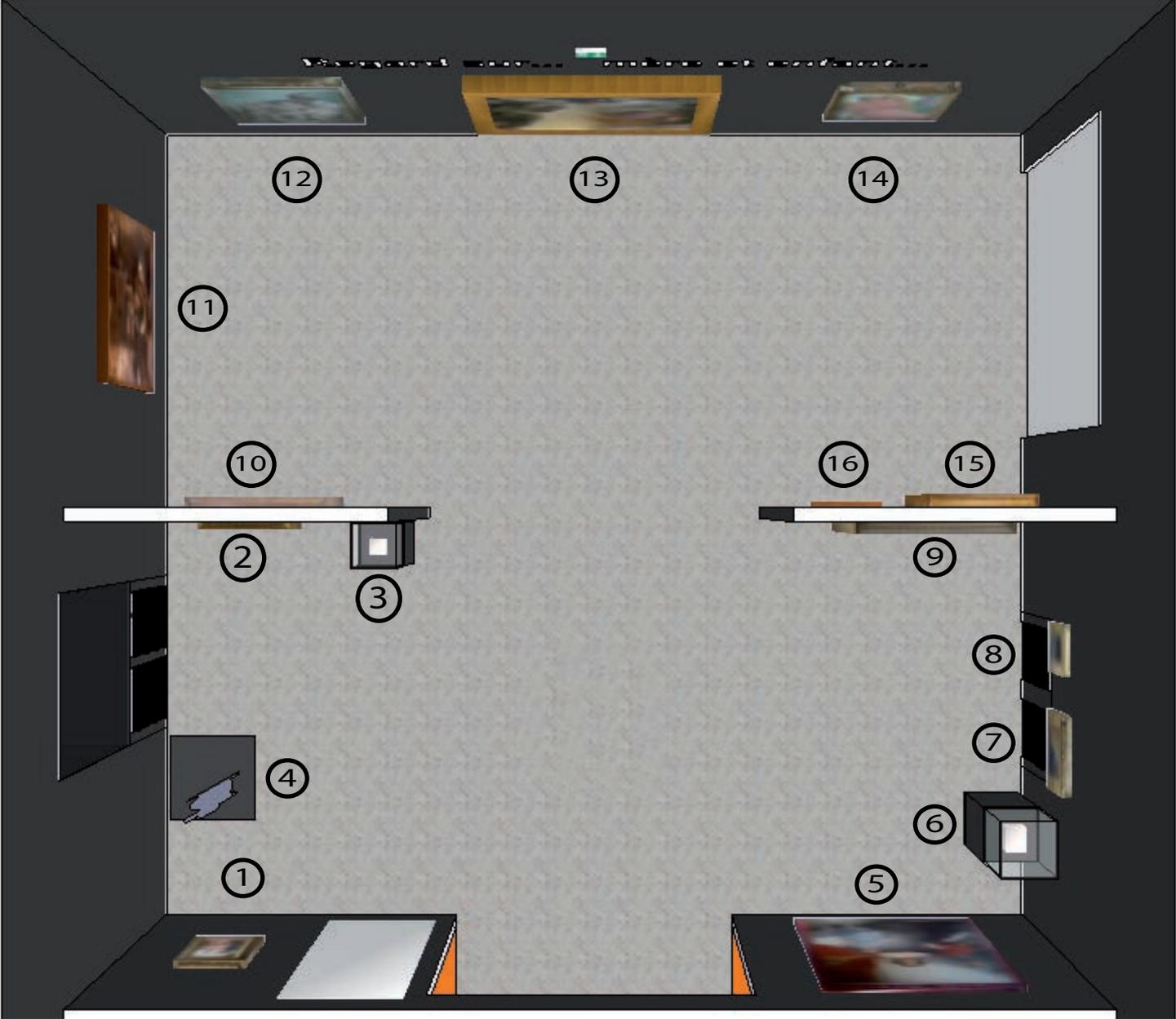
En 1893, lors de l'Exposition universelle de Chicago, elle expose pour le pavillon de la femme avec une autre artiste américaine, Mary Cassatt, qui présente *La Femme moderne*.

Mary Fairchild MacMonnies Low

Repères chronologiques :

- 1858 :** naissance à New Haven dans le Connecticut (États-Unis).
- 1885 :** s'installe à Paris et s'inscrit à l'académie Julian comme élève de Jules Lefebvre et William Bouguereau.
- 1888 :** s'inscrit au cours de Carolus Duran, section portraits et épouse le sculpteur Frederick MacMonnies.
- 1890 - 1908 :** s'installe à Giverny dans un manoir, Le Moutier, qui devient un véritable centre d'art pour des dizaines d'artistes américains.
- 1893 :** figure à l'Exposition universelle de Chicago et y présente, pour le pavillon de la femme, son unique peinture murale *La Femme primitive*.
- 1895 :** naissance de sa première fille, Berthe (Betty).
- 1897 :** naissance de sa deuxième fille, Marjorie.
- 1899 :** naissance de son fils, Ronald, qui décède deux ans plus tard d'une méningite.
- 1900 :** médaille de bronze à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris.
- 1902 :** médaille d'or au salon de Dresde. La Society of American Artists la gratifie du prix Julia Shaw.
- 1903 et 1911 :** médaille d'or au salon de Rouen.
- 1904 :** grâce à Halsey Ives (fondateur de la Saint-Louis school et du Museum of Fine Arts), elle est présente à l'Exposition internationale de Saint-Louis (États-Unis), dont il était le chef du département de l'art.
- 1905 :** médaille d'or au salon de Marseille.
- 1906 :** devient associée de la National Academy of Design de New York.
- 1908 :** divorce de Frederick MacMonnies.
- 1909 :** épouse le peintre Will Hicok Low. Ils s'installent à New York.
- 1946 :** décède à New York. Dans le *New York Times*, sa nécrologie est intitulée, simplement mais dignement : « Mrs Mary F. Low, 88 : Long Was An Artist. »

PLAN DE l'exposition





1.

Émile Lévy (1826-1890)

La Jeune mère
1883
Pastel sur papier marouflé sur toile
Achat à l'artiste, 1884
Inv. 884.1.4

Peintre de l'école française, élève de François-Edouard Picot et d'Abel de Pujol, Lévy appartient au courant néo-classique qui s'est développé dans les années 1850-1860. C'est une peinture bourgeoise, savamment académique et soigneusement protégée par l'enseignement de l'école des Beaux-Arts et par l'académie des Beaux-Arts, qui reçoit des commandes officielles, fait des portraits d'apparat et envahit les salons. Lévy est typiquement de cet académisme « pompier ». Il décroche le grand prix de Rome en 1854 et séjourne à la Villa Médicis de 1855 à 1857. Inspiré par la magie romaine, ses œuvres rivalisent de perfection. Il rentre en France en 1859 et côtoie Jules Delaunay, Edgar Degas, Gustave Moreau...

Il participe au salon des artistes de 1882 et à l'Exposition universelle de 1889.

Ce dessin est une réduction de sa toile de 1881, *Jeune mère nourrissant son enfant*.

Cette jeune mère, voilée, est assise sur une chaise à haut dossier, sorte de trône, le visage empreint de douceur et de tendresse, incliné vers le nourrisson qui tête paisiblement. Elle donne le sein droit, en penchant sa tête à droite. La scène semble codifiée, voire ritualisée. Cette iconographie n'est pas sans rappeler *La Vierge allaitant l'Enfant Jésus* qui est l'une des représentations de la Vierge à l'Enfant, placée dans un moment d'intimité. Le fluide corporel féminin, ou lait, a été depuis le Moyen-Âge beaucoup utilisé comme thème par les peintres avec les vierges lactatrices. Le XIV^e siècle, marqué par la peste noire, est un siècle d'angoisse, de mort et de disette, que l'image d'une mère allaitant son enfant devait apaiser. Dans l'iconographie de la Vierge au lait, c'est le sein droit qui est surtout dévoilé, comme ici.



2.

Eugène Carrière (1849-1906)

Maternité (étude)
Huile sur toile
Legs Paul Jamot, 1939
Inv. 949.1.8

D'origine flamande par son père Léon, et alsacienne par sa mère Elisabeth Wetzel, Carrière grandit à Strasbourg où il reçoit une formation de lithographe. Contre l'avis de son père, il s'inscrit à l'école des Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier d'Alexandre Cabanel et se forge une culture propre par l'observation de la nature et la fréquentation des musées. Il est marié à Sophie Desmouceaux, dont il aura sept enfants. En 1879, il expose au salon *La Jeune mère* et, en 1885 *L'Enfant malade*, autant de symphonies domestiques, inspirées des maîtres hollandais, qui lui valent le titre de « peintre des maternités ».

Dès les années 1880, il se lie à Auguste Rodin dont il partage les conceptions esthétiques. Témoin de son temps, Carrière participe au mouvement des idées : défense de Dreyfus au côté de Clemenceau et de Zola, émancipation féminine, etc. À l'aube du siècle nouveau, entre tradition et modernité, il devient un artiste de référence. En 1899, il enseigne à l'académie Carrière où ses élèves, Matisse et Derain, trouvent une liberté créatrice, propice à leur évolution ; ces mêmes élèves, les Fauves, exposent au salon d'automne pour lequel Carrière s'est tant battu et dont il devient le premier président.

Nous savons que le thème du baiser maternel a été de nombreuses fois repris par Carrière. Ici, l'ensemble semble traité de façon moins dramatique que dans la toile de 1892. Il s'agit certainement d'une étape antérieure, d'une étude. La composition est identique, toutefois, l'enfant semble plus âgé. L'artiste peint un tendre jeu entre la mère et l'enfant. Les *fumato* (mot dérivé de l'italien *fumo*, la fumée, qui signifie évanescence, avec une notion d'enfumé) de gris et de noir qui les enveloppent, le velouté des couleurs et l'unité de la palette concourent à l'intimité de cette scène.



3.

Edmond Lachenal (1855-?) Agnès de Frumerie (1869-1937)

Maternité
Biscuit teinté
Legs Henry Vasnier, 1907
Inv. 907.19.425

Lachenal est, à 18 ans, directeur de l'atelier de décoration de la manufacture Deck. En 1881, il ouvre son propre atelier. À partir des années 1890, il subit l'influence du japonisme ambiant et de l'Art nouveau. Durant cette période, il perfectionne une méthode d'utilisation de l'acide hydrochlorique pour obtenir des glaçures, à la texture veloutée, nuancées prune, bleu marine et brun. C'est un grand chercheur. Vers 1895, il met au point une technique de glaçure mate qui donne un effet satiné, en utilisant l'acide fluorhydrique. Celui-ci étant dangereux d'utilisation, la technique n'est plus utilisée aujourd'hui malgré la grande beauté de l'effet produit. Tout au long de son activité, Lachenal va collaborer avec des artistes. L'une des principales est Agnès de Frumerie.

Sculptrice d'origine suédoise, elle quitte, en 1891, l'académie royale des arts libres de Stockholm pour Berlin puis, en 1892, elle s'installe à Paris et entre en relation avec Auguste Rodin. En 1893, elle est membre de la Société nationale des Beaux-Arts et y rencontre Adrien Dalpayrat. Mais cette collaboration sera brève. Peu après, c'est avec Edmond Lachenal qu'elle collabore jusqu'en 1907. À cette époque, ses participations aux salons et autres expositions sont très nombreuses. Elle est célèbre autant comme plasticienne que comme auteur dramatique. En 1914, elle retourne dans son pays d'origine et lance les premiers objets en pâte de verre issus de sa propre fabrique, qu'elle crée à partir des années 1920. Elle lègue, en 1931, une grande quantité d'objets au Västergötlands Museum et au Skaraborgs läns museum à Skara en Suède : peinture, dessin, mobilier, sculpture, céramique et pâte de verre, une trentaine d'œuvres dramatiques, lettres, photographies et textes biographiques.

Biscuit :

En céramique, on nomme biscuit, une céramique non émaillée, caractérisée par son aspect mat. Le terme biscuit dérive de l'italien *biscotto*, terme très ancien qui, dans les faïences italiennes de la Renaissance désignait la pâte portant le décor, avant la cuisson, son aspect épais et grumeleux rappelant sans doute la pâte à biscuit des pâtisseries.



4.

Jean Gautherin (1840-1890)

Clotilde de Surville
1876
Plâtre
Dépôt de l'État, 1889
Inv. D.889.2.1

Gautherin commence sa vie de sculpteur relativement tôt. Effectivement, enfant, alors que ses parents sont partis à Paris chercher une vie meilleure, il garde les moutons de son voisin dans les vallons du Morvan. Déjà, il sculpte de petits bâtons qu'il offre à ses camarades. Sa mère, nourrice sur place à Paris, travaille pour un directeur de l'hôpital de la Salpêtrière. Son père donne à ce dernier une des œuvres de son fils. Impressionné, celui-ci lui offre son voyage à Paris. Il fait ainsi ses débuts dans la carrière des arts. Entré à l'école des Beaux-Arts en 1864, dans les ateliers de Charles Gumery et d'Auguste Dumont, il débute au salon de 1865 où il expose jusqu'à sa mort. Il est décrit comme un sculpteur talentueux, artiste consciencieux et modeste. Une de ses œuvres les plus célèbres est *Clotilde de Surville*, symbole de maternité.

La publication, en 1803, des poèmes supposément médiévaux de Clotilde de Surville (XV^e siècle) a donné lieu aux épisodes d'une célèbre supercherie littéraire. À mesure que la philologie moderne fait des progrès, les invraisemblances inscrites dans les poèmes sont dévoilées par des médiévistes, alors que des historiens prennent « le contrepied des thèses démystificatrices ». À la fin des années 1870, la discussion prend fin, sans que les ambiguïtés de la supercherie n'aient toutes été levées.

Dans les *Verselets à mon premier né*, les jeunes mères retrouvent ce qu'elles ont ressenti et cette lecture, qui a fait la réputation de Clotilde, les touche aux cœurs. D'ailleurs dans le livret du salon de 1853, les célèbres vers de la poétesse sont cités :

« O cher enfantelet,
vrai pourtrait de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !
Dors petiot ! clos, amy,
sur le seyn de ta mère
Tien doux œillet par le somme oppressé. »

Inspiré par ces derniers, Gautherin donne plusieurs versions de ce portrait.



5.

Louis Joseph César Ducornet (1806-1856)

Madame Sénart et son fils jouant au bilboquet
1851
Huile sur toile
Dépôt bibliothèque municipale, Reims, 1966
Inv. 966.3.1

Ducornet est né sans bras, c'est donc avec ses pieds qu'il va peindre avec un talent incontestable. Il est admis à l'école des Beaux-Arts de Lille et entre ensuite à celle de Paris. Candidat malheureux au Prix de Rome, il figure en 1829 parmi les dix élèves admis à concourir pour le grand prix de peinture historique. Rapidement pensionné par Louis XVIII, il reçoit de nombreuses commandes d'État. De 1831 à 1850, il participe au salon parisien et obtient plusieurs fois des médailles. La critique, au vu de son handicap, est clémente, la blague étant facile : « ce que Ducornet fait avec son pied, d'autres ne peuvent le faire avec leurs mains ».

Le portrait est le genre qu'il présente le plus au salon, on en a dénombré vingt-sept, qui constitue une part essentielle de ses revenus.

Ici, madame Sénart, en robe sombre, assise sur un canapé aux riches ornements, serre contre elle son fils qui tient dans sa main droite un bilboquet. Les deux personnages regardent vers le peintre, la pose n'est pas très naturelle. Le mobilier qui les entoure, la richesse des tissus, les vêtements évoquent l'aisance financière du commanditaire.

Le jeune homme, représenté ici, est Émile Sénart. Il suit des études philologiques en Allemagne avant de côtoyer, à son retour à Paris, les grands noms de l'orientalisme à la société asiatique (où il est admis en 1868) et d'effectuer un voyage scientifique en Inde en 1887-1888. Il est membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1882. Vice-président de la Société asiatique en 1890, il la préside ensuite de 1908 à sa mort.



6.

Georges Feure (de), (1868-1943)

En promenade
Porcelaine grise
Legs Henry Vasnier, 1907
Inv. 907.19.423

Né Georges Joseph van Sluijters, d'origine hollandaise par son père et belge par sa mère, Georges de Feure est né à Paris. La guerre franco-russe de 1870 va obliger sa famille à se replier aux Pays-Bas. Il y suit les cours de l'académie royale des Beaux-Arts d'Amsterdam avant de revenir à Paris en 1889.

Maître du symbolisme et de l'Art nouveau, il est reconnu par Puvis de Chavannes comme l'un des peintres les plus importants du mouvement français.

Il doit pour vivre devenir illustrateur de plusieurs journaux et périodiques, dans lesquels l'on retrouve de nombreuses représentations de la femme fatale.

Notre élégante en promenade est-elle une femme fatale ? Très bien habillée, cette bourgeoise tient par la main gauche une petite fille, toute aussi élégante, bien chapeauté, pour une promenade d'après-midi. Cette statuette fait partie du legs d'Henry Vasnier au musée des Beaux-Arts en 1907. L'on peut supposer qu'il en a fait l'acquisition lors de l'Exposition universelle de 1900, pour laquelle de Feure a réalisé deux intérieurs du pavillon de l'Art nouveau, concevant tous les meubles et objets décoratifs pour le boudoir, quintessence de l'art français, tout de délicatesse et de grâce féminine.



7.

Bernard-Charles Chiapory (1823-1859)

Jeune mère
1857
Huile sur toile
Legs Jean-Pierre Lundy, 1887
Inv. 887.3.86

Élève d'Augustin Aubert et d'Émile Loubon, essentiellement portraitiste, Chiapory expose à Lyon de 1851 à 1859, et participe aux salons de 1854 à 1857. Le pastel semble être sa technique favorite. Ici, l'artiste nous fait entrer dans un intérieur bourgeois, caractéristique du début de la seconde moitié du XIX^e siècle, comme nous l'évoquent le décor peint en trompe-l'œil, le canapé rouge, la chauffeuse et la pendule. Une jeune mère, tout de bleu vêtue, regarde affectueusement l'enfant qui lui tend les bras. On pénètre dans l'intimité de cette pièce, scène aimable, attendrissante et empreinte de sentiments. Sorte de vision d'une Vierge moderne, abandonnant sa broderie pour s'occuper de l'impatient qui, lui, a délaissé sa poupée. Instant de tendresse pris sur le vif, au-delà de l'image de la maternité, c'est l'image de la famille qui est mise en avant.



8.

Pierre Carrier-Belleuse (1851-1932)

Jeune mère
Huile sur bois
Legs Auguste Subé, vers 1881
Inv. 900.1.6

Fils du sculpteur Carrier-Belleuse, élève d'Alexandre Cabanel, l'un des grands peintres académiques du Second Empire, Carrier-Belleuse expose de manière irrégulière aux salons de 1875 à 1888. Ainsi, en 1881, présente-t-il cette *Jeune mère*. Peintre de la femme, il est connu pour ses ballerines à l'image de Degas, ou ses femmes élégantes de la haute société. Ici, c'est une scène intime à l'intérieur d'une famille bourgeoise. Dans le boudoir de madame, celle-ci est assise à son bureau, sur lequel sont posés des papiers et un encrier. La jeune femme tient une plume de la main droite. Elle a le regard tourné vers sa fille, assise sur une petite chaise à sa gauche. Un doigt porté à la bouche, l'enfant tient au creux de son bras gauche un polichinelle avec lequel elle s'amuse. L'on peut facilement appliquer pour cette toile la définition de la scène de genre que le critique d'art Ernest Chesneau donnait dans *L'Art et les artistes modernes* à l'occasion du salon de 1862 : « Le tableau de genre doit être original dans la saine acception du mot. L'émotion, le sentiment, l'observation d'où jaillit tout accent nouveau, doivent s'y joindre dans un parfait accord. Fixer la fugitive expression de la vie dans ses accidents les plus intimes, les plus ordinaires et toutefois le moins constamment semblables, telle sera la préoccupation de l'artiste. Celui qui ne saura pas parfaitement choisir son sujet échouera sans contredit. Il échouera de même, celui qui n'aura pas foi dans la signification des phénomènes quotidiens de la vie familière. »



9.

Adélaïde Salles-Wagner (1825-1890)

La Leçon de lecture
Huile sur toile
Legs Jeanne-Félicité Gerbault, 1889
Inv. 889.32.2

Salles-Wagner est née à Dresde. Elle est la sœur du peintre Puyroche-Wagner et l'aînée des deux sœurs Wagner (Elise va se consacrer à la peinture de fleurs). Adélaïde étudie le portrait, d'abord à l'académie de Dresde et plus tard dans l'atelier de Claudius Jacquand et Léon Cogniet, à Paris. Là, elle rencontre un élève de Paul Delaroché, Jules Salles, qu'elle épouse. Elle connaît ses premiers succès avec des portraits, à l'huile et au pastel, puis elle produit une série de tableaux mythologiques et religieux, de scènes de genre... À partir de 1866, elle expose régulièrement aux salons de Paris, mais aussi à ceux de Vienne et de Munich, gardant toute sa vie un lien avec la peinture germanique. Une belle jeune femme, un ruban rouge dans ses cheveux, est assise sur un tabouret recouvert d'un tapis d'orient. Elle enlace, avec tendresse, un jeune garçon dont la tête est posée sur son épaule. Dans sa main droite, un livre est ouvert. Les personnages semblent en communication. L'artiste donne un tour très personnel et romantique à cette composition intimiste. Le choix des nuances, la douceur de la palette renforcent ce sentiment. Le ciel bleu s'illumine d'un rose tendre et d'un or délicat, caractéristiques de l'artiste.



10.

Émile Wéry (1868-1935)

Fille de Penmarc'h
1892

Legs Henry Vasnier, 1907
Inv. 907.19.244

Né à Reims, Émile Wéry représente pourtant de nombreuses scènes bretonnes.

Ainsi, cette toile d'un paysage du Finistère a été exposée au salon des artistes français à Paris en 1898, avant d'être achetée par Henry Vasnier, directeur du champagne Pommery et grand collectionneur.

Le tableau plait beaucoup aux critiques : certains admirent la Bretonne aux allures de vierge moderne, d'autres évoquent « l'harmonieuse vigueur du coloris et la finesse des nuances qui font de cette peinture une des œuvres les plus sérieusement belles de l'exposition ». Assise, un enfant de quelques mois dans les bras, la jeune femme en costume breton a le regard tourné vers les bateaux de pêche qui partent du port. Son visage triste évoque une solitude, une résignation face à la vie. On retrouve ce tableau à l'Exposition universelle de Paris en 1900, manifestation pour laquelle le peintre obtient une médaille d'argent. Le thème de la Bretagne, illustré plusieurs fois par l'artiste, rappelle l'amitié de jeunesse entre Wéry et Henri Matisse. En effet, c'est lui qui l'emmène pour la première fois dans cette région en 1895.



11.

Germain David-Nillet (1861-1932)

La Mère
1904

Huile sur toile
Legs Henry Vasnier, 1907
Inv. 907.19.83

Élève de Léon Lhermitte, peintre naturaliste, David-Nillet expose dans différents salons où il est assez souvent médaillé.

Il est caractéristique de la peinture de genre, particulièrement dans cette toile, achetée en 1904 par Henry Vasnier, célèbre collectionneur rémois qui lègue sa collection en 1907 à la ville de Reims.

Dans un intérieur sombre et très simple, une femme, au visage déjà âgé, donne à manger à un enfant debout devant elle, alors que, de son bras gauche, elle en tient un autre endormi. Pas d'assiette, ni de verre mais un grand bol de soupe est posé sur la table, très rustique. Le faitout est sur le rebord de la fenêtre d'où un rai de lumière vient éclairer la scène.

Un mobilier très sobre prend place dans cette pièce, où l'on peut distinguer en arrière-plan un vaisselier au décor de fuseaux, abritant un grand plat. Sur une étagère voisine, quelques objets dont une pendule sont accumulés.

Il s'agit vraisemblablement de l'intérieur d'une ferme bretonne qui rappelle ces scènes d'intimité familiale dont Jean-François Millet a été le grand maître.



12.

Madeleine Carpentier (1865-1940)

Mère et son bébé
1933

Pastel sec, fusain et estompe sur papier vélin épais ocre contrecollé sur carton
Don de l'artiste, 1935
Inv. 935.34.3

Élève à l'académie Julian à Paris auprès de Jules Lefebvre, Carpentier se distingue à plusieurs reprises au salon des artistes français à Paris. Elle expose aussi à Lyon et à Reims. Elle est connue pour ses pastels aux tonalités douces, propices aux sujets intimes et plus spécifiquement aux portraits de bébés, fillettes et enfants (*Mère et bébé* au salon de 1927 ou *Geste maternel* au salon de 1934).

Dans ce dessin, le bébé, placé au centre de la composition, est protégé par sa mère qui n'a pas de visage. Coiffée d'un chapeau dernier cri, la nouvelle reine, sans nom, murmure des mots tendres à son petit prince de l'amour. Cette grande feuille poudrée de bleu illustre très bien la maîtrise de l'artiste pour cette technique dont la mode fut lancée au XVIII^e siècle par la talentueuse Rosalba Carriera. Son style tient de la tradition et de la modernité (usage d'un papier beige, estompe vaporeuse et hachures marquées, écriture plus spontanée pour le fond).

Sa sœur, Marie-Paule Carpentier, est son élève avant de suivre Raphaël Collin sur les traces du symbolisme. Deux de ses œuvres, données par Madeleine, avec ce pastel, en 1935, au musée des Beaux-Arts de Reims, en témoignent. À l'époque, ces tableaux sont choisis avec la complicité de Paul Jamot, conservateur au musée du Louvre et directeur des musées de Reims. Ils rappellent la place grandissante des femmes, dans la création artistique à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Longtemps déposé dans une institution rémoise pour jeunes filles, puis oublié, ce dessin retrouve enfin sa place sur des cimaises muséales, pour quelques mois, durée en adéquation avec le temps accordé à toute œuvre graphique.



13.

Mary Louise Fairchild MacMonnies Low (1858-1946)

Roses et lys

Huile sur toile 1897

Dépôt du musée des Beaux-Arts de Rouen

Mary Fairchild est née à New Haven, dans le Connecticut. Elle étudie l'art à l'école des Beaux-Arts de Saint-Louis et à l'académie Julian à Paris. En 1888, elle épouse, en premières noces, le sculpteur Frederick MacMonnies. Elle réside alors souvent à Paris, passant les étés à Giverny.

Après son divorce, elle se remarie en 1909 avec le peintre Will Low.

Peintre reconnue, son art du portrait reçoit l'acclamation à l'Exposition universelle de 1893 à Chicago. Elle expose régulièrement aux salons de Paris entre 1886 et 1907. Ses récompenses permettent de l'introduire à la National Academy of Design à New York.

Le travail de Mary MacMonnies reflète plusieurs phases. Au début, elle est dans la couleur et la lumière comme son professeur à l'académie Julian. Plus tard, cela devient plus sombre et brumeux, ses portraits prenant des couleurs très foncées après son deuxième mariage. Elle revient graduellement à une palette plus légère et impressionniste à la fin de sa carrière.

Willard Leroy Metcalf, peintre américain de l'atelier Julian, est à l'origine de la ruée de ses condisciples à Giverny. Descendu à Vernon et se promenant le nez au vent, tout en admirant la nature, il arrive à Giverny par un bel après-midi de printemps. Les pommiers sont en fleurs. Il est enthousiasmé par la beauté du site.

Dans les demeures des peintres américains assagis, fixés à Giverny avec leur famille, n'est pas reçu qui veut. Les soirées et garden-parties ont grand genre. Dans les jardins fleuris, toute l'atmosphère de la Virginie est recréée, il ne manque que les crinolines.

Familiers de Giverny depuis les années 1890, les époux Fairchild MacMonnies traversent régulièrement l'océan pour venir estiver dans l'ancienne ferme de moines, meublée en style Louis XIII. Mary peint des scènes familiales, empreintes de douceur et de jeux de lumière délicats, les modèles posent souvent en plein air.

Sur cette toile, dans un landau en rotin, abrité par une ombrelle en tulle, un enfant est en promenade avec sa mère. Les fleurs, des roses et des lys (qui donnent son titre au tableau) font écho aux deux robes. La chaleur du soleil dialogue avec la fraîcheur des parterres. On peut sentir le parfum des fleurs, entendre les doux bruits du jardin et le sable de l'allée qui crisse sous les pas. La petite fille nous nargue du regard. Elle s'apprête à lâcher sa poupée en nous observant en coin, pour voir si nous irons la lui ramasser. Cette enfant respire le bonheur, la joie de vivre et l'insouciance de son âge. Le regard plein de tendresse pour l'enfant traduit l'attention de la mère.



14.

Gustave Pierre (1875-1939)

La Mère et l'enfant

Huile sur toile

Ancien fonds, 1935

Inv. 935.43.1

Cette toile a été inventoriée en 1935 au musée des Beaux-Arts de Reims, sans origine concernant sa provenance. D'autres œuvres de Pierre, artiste né à Verdun, formé à l'école régionale des arts industriels de Reims et élève de Gustave Moreau, sont conservées.

Parmi les cinquante-cinq œuvres répertoriées, citons les fusains au sujet sombre des *Indigents* (legs Henry Vasnier, 1907), *Soir d'hiver à Bruges*, tableau (don baron Edmond de Rothschild, 1909), *Le Poète instruisant les paysans*, grande composition décorative (dépôt FNAC, 1932) et quarante-trois estampes (don Édouard Henriot, 1934).

Parmi ces dernières feuilles, quelques portraits intimistes et autoportraits font écho au style de Pierre des années trente, caractéristique de cette peinture aux accents cubistes. Les formes sculpturales et relativement simplifiées, les raccourcis puissants ainsi que l'espace bien rempli de la toile l'évoquent. Ici, l'usage de coloris frais et de tonalités adoucies est tout à fait en phase avec le sujet de la tendresse qui lie mère et enfant. À la manière de Masaccio dans une fresque de la Renaissance, ou de Maurice Denis dans un tableau contemporain, il rend hommage à l'amour paisible, divin ou terrestre. Par ailleurs, Pierre, souvent cité comme dessinateur et graveur, est aussi connu pour d'autres manières de peindre et d'autres thématiques (réalités de la guerre ou des terres bretonnes par exemple). En évoquant l'ensemble de sa production et en exposant, pour la première fois, ce tableau au public, nous participons à redécouvrir un artiste inscrit parfaitement dans la création de l'entre-deux-guerres.



15.

Maria Blanchard (1881-1932)

L'Enfant endormi

Vers 1924

Pastel sec et fusain sur papier pumicif maroufflé sur toile

Don Docteur Philippe Chatelin, 1951

Inv. 951.1.2

Ce pastel de Blanchard a été donné au musée des Beaux-Arts, avec un tableau de George Desvallières, par une famille de collectionneurs rémois, en 1951. Récemment restaurée, cette œuvre est à resituer dans le contexte de l'avant-garde de l'entre-deux-guerres.

Maria Blanchard est née en Espagne, s'est formée d'abord à Madrid, puis à Paris. Son style se nourrit, dans un premier temps, de celui des cubistes, que l'artiste fréquente, notamment ceux de la section d'or (Juan Gris, André Lhote, Jean Metzinger). Mais, très vite, au contact de Diego Rivera, de Giorgio Severini ou de Pablo Picasso, il est réinterprété de manière singulière. Parfois, il prend des accents de vérisme tout à fait saisissants, particulièrement autour de 1925, moment où elle retourne à la figuration.

Dans ce dessin de cette période, la déformation des corps est peu importante et la scène est à l'image de son art, que le critique André Salmon qualifie de « voluptueux par dramatisme ». La composition, aux teintes assourdies et métalliques, présente un groupe de trois personnes. Elles semblent isolées les unes des autres. Et, par la magie de la technique du pastel, elles deviennent inséparables. L'artiste a conçu une scène intime où le silence des couleurs accompagne la fillette assoupie et où le temps est suspendu aux lignes de force. Ainsi, la main tendue de la jeune femme, au deuxième plan, semble retenir d'un geste les rayons du soleil, ou les rêves s'envolant autour de l'enfant. À l'arrière-plan, une figure nous regarde, fantôme debout, sorte d'Atalante et gardienne du temple de la maison familiale. Au premier plan, la cire d'une bougie glisse sur la table. Il n'y a pas de danger, l'enfant dort sur sa main. Il ressemble à la figure de la mélancolie.

Blanchard, à l'enfance douloureuse, qui ne pouvait pas être mère, a réalisé de nombreuses maternités. Figure oubliée de l'école de Paris, elle vient d'être remise à l'honneur avec une première rétrospective, en 2012, au musée de la reine Sofia à Madrid et aujourd'hui au musée des Beaux-Arts à Reims.



16.

Raymond Jacob (1919-1982)

Maternité

Huile sur isorel

Don de l'artiste, 1946

Inv. 946.6.19

Peintre, dessinateur, aquarelliste, graphiste mais aussi sculpteur, Jacob est formé à l'école d'art de Châtelet (Belgique). Il fait un passage par l'Université du travail à Charleroi et ensuite se perfectionne à l'académie de Saint-Gilles.

Il est certainement issu de « La jeune peinture belge », association qui va regrouper, au lendemain immédiat de la guerre (entre 1945 et 1948), l'élite picturale d'une génération.

Fortifiés par un vif sentiment d'appartenance nationale, issu des aléas de la guerre, les artistes qui la composent ont la conviction, dans un premier temps du moins, d'œuvrer de concert afin d'imposer un art belge nouveau. Malgré les différences stylistiques de ces jeunes peintres se dégage cependant, au départ, une certaine sensibilité collective. Ils partagent un même répertoire thématique : portraits des proches et autoportraits, intérieurs du foyer, perspectives urbaines, paysages avoisinant le logis.

Dans cette scène d'intérieur, le côté intimiste diffuse une impression de sécurité et de bien-être, les couleurs sont chaleureuses, le fait que certaines soient posées au couteau donne du corps et de la profondeur à cette œuvre empreinte de poésie.

C'est en 1946, à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation de l'Idée française à l'étranger que la section belge décide de faire don à la ville de Reims, de peintures, d'arts graphiques, de sculptures et de céramiques d'artistes contemporains, soit plus de cent pièces. Cette œuvre est issue de cet important fonds.

Commissariat de l'exposition

Catherine Delot et l'équipe de la conservation du musée des Beaux-Arts

Le Petit journal

Auteurs des textes : Francine Bouré, Catherine Delot, Dominique Lobstein, Marie-Hélène Montout-Richard

Conception 3D : Xavier Trédaniel

Suivi éditorial : centre de ressources

Maquette : Isabelle Perreau

Impression : reprographie et coordination moyens impression Reims Métropole

© Tous droits réservés pour les œuvres de : Mary Louise Fairchild MacMonnies, Raymond Jacob, Edmond Lachenal

© C. Lancien, C. Loisel / Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie pour la photographie de l'œuvre Mary Louise Fairchild MacMonnies

© MBA Reims, 2016 / photos Christian Devleeschauwer

Accessible et téléchargeable avec une bibliographie sélective et critique sur www.reims.fr/musee-beaux-arts

Musée des Beaux-Arts

8 rue Chanzy - 51100 Reims

Tél. : 03 26 35 36 00 fax : 03 26 86 87 75

Contact informations générales : sylvie.leibel@reims.fr

Ouverture : tous les jours sauf le mardi ► 10 h > 12 h et 14 h > 18 h

Tarifs

Collections du musée

4 € : plein tarif, musée des Beaux-Arts / Chapelle Foujita

3 € : ouverture partielle du musée

3 € : tarif réduit 18 / 25 ans et + 65 ans

3 € : tarif groupe à partir de 20 personnes

3 € : exposition temporaire (en plus du billet d'entrée)

15 € : Pass intermusées

(entrées pour les cinq musées municipaux - hors exposition temporaire)

25 € : Pass fidélité (gratuité musée + exposition + toutes les actions du musée) - valable un an

Activités

5 € : musique au musée concert professeurs

4 € : visite commentée (en plus du billet d'entrée)

4 € : spectacles pour les adultes

3 € : ateliers pour les adultes

2 € : spectacles pour les enfants, à partir de 5 ans jusqu'à 8 ans

Gratuit : spectacles pour les enfants de moins de 5 ans

25 € : scolaires hors Reims, en visite libre

40 € : scolaires hors Reims, en visite accompagnée

Gratuité

Pour les étudiants (sur présentation de la carte), les écoles maternelles, primaires, les collèges et les lycées rémois, les maisons de quartier et centres de loisirs rémois, les personnes en situation de handicap, les jeunes de la Mission locale, les demandeurs d'emplois, les titulaires du RSA.

Lors des opérations nationales : Journées européennes du patrimoine, les 1^{ers} dimanches de chaque mois, la Nuit européenne des musées...

Autour de l'exposition

Midi au musée : spécial exposition
« mère et enfant »

Jeudi 19 mai à 12 h 30

Par les équipes du musée

En partenariat avec la SAAM

Tarifs : adhérent 4 € / non adhérent 5 €

Étudiant adhérent moins de 25 ans : gratuit

Étudiant non adhérent moins de 25 ans : 1,50 €

> Limité à 30 personnes

Visite guidée :

« Les enfants et la tendresse maternelle... »

Dimanche 29 mai à 16 h

Par une guide-conférencière

À l'occasion de la fête des mères

Petite surprise offerte pour cette occasion

Tarifs : 11 €

(entrée du musée avec expo + visite)

Tarif réduit : 10 €

> Limité à 25 personnes

Visite-atelier + séance contée :

autour du thème « mère et enfant »

Les mercredis 22 et 29 juin

• 10 h à 12 h visite atelier,

par l'équipe du service des publics

• 14 h 30 à 15 h 30 séance contée,

par Pascal Salzard, conteur du collectif Eutectic

En partenariat avec la direction des solidarités

et de la santé publique

En direction du public intergénérationnel

(pour les enfants, leurs mamies et mamans ;

les grands-pères et les pères sont acceptés !)

Gratuit



Pour prolonger la visite de cette exposition, le musée vous propose d'observer dans les collections, au rez-de-chaussée et au premier étage, une douzaine d'œuvres allant du XVII^e au XX^e siècle.

Ces œuvres sont repérables grâce à une vignette reprenant le visuel de l'affiche de l'exposition.

Centre de ressources :

Ouvrages et documentation en consultation autour des thématiques de la mère et l'enfant, et l'enfant dans l'art

Sur rendez-vous du lundi au vendredi
au 03 26 35 36 08

Atelier d'éveil artistique :

« douceur maternelle, composer un portrait »

Mercredi 1^{er} juin

Par Nathalie Marquant, plasticienne

Pour les 8-12 ans / durée 3 heures

Tarif : 2 €

> Limité à 15 personnes

Pour toutes ces actions, réservation auprès du service des publics au 03 26 35 36 10

Les premiers dimanches du mois :

Entrée gratuite du musée et de l'exposition

Nuit européenne des musées :

« instants complices / instants malices »

Samedi 21 mai de 20 h à minuit

Cette 11^e édition permet de retrouver sur

quatre heures, de 20 h à minuit, les œuvres

des collections permanentes et de l'exposition

Regard sur... mère et enfant, avec des

approches et des regards variés - nombreuses

actions programmées

Entrée gratuite du musée et de l'exposition

Exceptionnellement, du vendredi 20 au lundi 23 mai et plus particulièrement au cours de cette Nuit, présentation de l'œuvre vidéo *Dawa*

d'Annelies Strba. « L'intensité de son œuvre

réside dans l'équilibre qu'elle a su trouver

entre son histoire familiale et le traitement

formel des photographies et vidéos qui leur

confèrent un aspect irréel » - exposition

éphémère du FRAC Champagne-Ardenne

Et aussi :

« découverte en famille »

À partir de la fin mai, jeu de piste :

« enfance(s) dans les collections et l'exposition »

Les week-ends et pendant les vacances

Gratuit - Sur demande à l'accueil

Journées européennes du patrimoine :

Samedi 17 et dimanche 18 septembre

Entrée gratuite du musée et de l'exposition

Couverture

Madeleine Charpentier
(1865-1940)

Mère et son bébé (détail)

inv. 935.34.3

Ville de Reims

Direction de la communication

Musée des Beaux-Arts

Photo : Christian Devleeschauwer

Crédits photographiques :

© MBA REIMS 2016

photos Christian Devleeschauwer

ISBN 978-2-911846-55-7

REGARD SUR... mère et enfant

musée
des Beaux-Arts
de Reims



www.reims.fr

[facebook.com/VilleReims](https://www.facebook.com/VilleReims)

twitter.com/VilledeReims

LA GALERIE DE CULTURE
03 26 77 77 76



musée
beaux
arts
de Reims

Reims.fr